

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Yves Beauchemin

Sébastien Lavoie

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37131ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2005). Compte rendu de [Yves Beauchemin]. *Lettres québécoises*, (119), 26–27.

Yves Beauchemin, *Charles le téméraire. Tome I, Un temps de chien*, Montréal, Fides, 2004, 684 p. 29,95 \$.

Un cabochon sympathique

1966 est l'année de l'inauguration du métro de Montréal, de l'installation d'Yves Beauchemin à Montréal et, rien n'est un hasard, l'année de la naissance du héros de sa trilogie qui continue de sortir en librairie.

Charles le téméraire est l'œuvre la plus ambitieuse d'Yves Beauchemin. Une fois achevée, la trilogie comptera près de 1 700 pages et aura conduit le héros jusqu'à la crise du verglas de 1998. Le présent tome, *Un temps de chien*, raconte la genèse du héros et nous entraîne jusqu'à son émancipation, à dix-sept ans, alors que, tel un nouvel Eugène de Rastignac (*Le père Goriot*, Honoré de Balzac), il défie Montréal avant de se lancer à sa conquête.

Charles est doué pour la vie. À sa naissance, l'ambulancier qui aide à le mettre au monde le trouve si détendu qu'il le croit d'abord mort, avant de pencher pour l'hypothèse d'un traumatisme cérébral. Il n'en est rien.

Ses dispositions pour l'existence ne relèvent ni de son père, Wilfrid Thibodeau, un être taciturne et colérique qui perçoit son fils nouveau-né comme un rival ; ni de sa mère, Alice, une femme brûlée par le travail à la manufacture de vêtements. Elle tombera malade peu après le décès de la sœur cadette de Charles et traînera sa maladie du lit nuptial à l'hôpital, assez longtemps pour que le personnage de Wilfrid, qui donne dès les premières lignes du roman des signes de turpitude morale, acquière une épaisseur dramatique : il boit de plus en plus et il se met à découcher. Ou, pour reprendre le parler imagé d'un des personnages : « [...] il plante pendant que sa femme agonise [...] » (p. 40)

On enterre Alice pendant la crise d'Octobre. De tous les événements historiques que M. Beauchemin peint en toile de fond de son récit (une allusion à la révolte des Patriotes, l'élection du Parti québécois en 1976, l'adoption du projet de loi 101, le référendum de 1980, etc.), c'est peut-être le seul qu'il a su parfaitement intégrer. L'enterrement est le moment où le quincaillier Fernand Fafard s'affirme en apostrophant la gente militaire, ce qui lui vaut quelques heures de prison et la renommée dans le voisinage (les abords du métro Frontenac, le métro étant le seul point de repère géographique qu'utilise l'auteur).

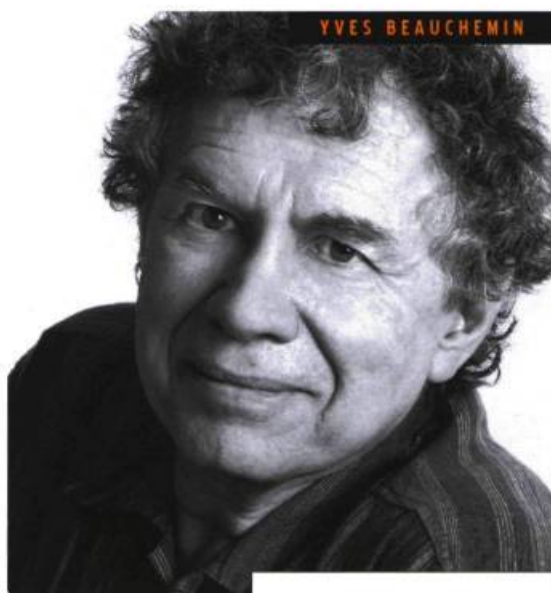
C'est pendant l'agonie de sa mère que l'on place Charles à la garderie et que se répand dans le quartier sa réputation de charmeur de chiens : où que le garçon se déplace, une meute canine le suit. Un matin particulièrement froid — il a quatre ans —, il remarque un chien jaune malingre qu'il prend en pitié. Charles demande aux responsables de la garderie de le faire entrer, mais le règlement... Il trouve cela injuste, il fait un esclandre, ce qui permet au chien de mourir dans les bureaux de la garderie (notre garçon atteignant alors sa stature de héros). On enterre le



chien sous l'arbre du jardin, et c'est ainsi que le lieu devient un sanctuaire pour Charles.

Sa nouvelle belle-mère, Sylvie, ne veut pas vraiment contenir la violence de son conjoint. Ainsi, Wilfrid se décharge de plus en plus facilement sur son fils, le frappant d'abord, puis l'enfermant dans une garde-robe. Un jour, pourtant, elle n'a plus le choix et elle doit l'arrêter alors qu'il tente d'assassiner son fils... avec un épluche-légumes. Charles s'enfuit et va trouver le notaire Parfait Michaud, présumant que celui-ci pourra l'aider à quitter son père (il aboutira chez le quincaillier Fafard).

La table est mise pour une saga réaliste qui permet à l'auteur de traiter de divers phénomènes sociaux : la famille nucléaire, la drogue, la pédophilie, le déclin du clergé, la condition de la classe ouvrière et des petits commerçants, etc. L'auteur exploite avec justesse ces phénomènes, sachant bien qu'il faut parler de ces choses, mais que l'essentiel de la vie n'est pas là.



YVES BEAUCHEMIN

DES PERSONNAGES TRANSPARENTS

Il suffit à l'auteur d'un seul paragraphe pour faire apparaître des personnages pittoresques qui disparaissent sitôt qu'ils ont aidé ou nuï à notre héros. Ces personnages finissent par se ressembler dans leur marginalité et, puisqu'il devient vite évident que leur présence sera éphémère, l'intérêt qu'aurait pu leur porter le lecteur s'en trouve amoindri.

D'autres personnages, beaucoup plus importants, (tels les membres de la famille d'accueil) souffrent aussi de carences. On ne s'attache pas complètement ni au quincaillier Fafard, une grande gueule nationaliste au cœur d'or dont le patois est « tornade de clous! », ni au notaire Parfait Michaud, « un original légèrement ridicule, mais aimable et compétent » (p. 220). Ces personnages n'atteignent jamais leur pleine dimension. Certes, il leur arrive des péripéties, mais jamais ils ne réussissent à vivre en nous. Ainsi, on s'étonne que le quincaillier Fafard cesse de proférer son patois du jour au lendemain, sans raison apparente, et on reste indifférents devant la disparition, pendant un grand nombre de pages, de Parfait Michaud.

Charles, le héros, est cependant crédible ; il est aussi touchant que son père est haïssable. Par ailleurs, on se demande pourquoi, après avoir décrit sa relation avec les chiens (qui tient presque du merveilleux), Yves Beauchemin n'exploite pas ce filon. À quoi tout cela rime-t-il ? Seulement à ce que son père lui offre un épagneau, Bof ?



YVES BEAUCHEMIN
CHARLES
LE TÉMÉRAIRE

La plupart des commentateurs de *Charles le téméraire* ont souligné la dichotomie bien/mal inhérente à ce livre. C'est oublier que le personnage du père n'est pas présenté comme foncièrement mauvais, mais comme foncièrement petit, et oublier aussi que le notaire Parfait Michaud n'est pas parfait. L'alcool aidant, la petitesse fera cependant surgir un côté franchement mauvais au père. Le roman comporte très peu de zones grises, c'est vrai, mais je ne crois pas utile d'en chercher dans ce type d'œuvre.

LE LANGAGE ET AUTRES INCONSISTANCES

L'époque est dure pour le langage populaire québécois. Certes, on a toujours eu tendance à le mépriser (ou, c'est selon, à le surévaluer). Cela étant, ce n'est pas un cliché de dire que la nouvelle génération d'écrivains est plus portée à écrire des mots comme « pétasse, chouette, taré, (des) baskets, mioche, marmot, rejeton, gosse ». En conséquence, on peut voir l'arrivée d'un nouveau roman d'Yves Beauchemin, qui n'hésite pas à écrire « flo », comme un bruyant rappel à l'ordre.

Certes, son parti pris de ne pas mettre d'anglicismes dans la bouche de ses personnages est plus que contestable, particulièrement au regard de ceux à qui on a affaire. On a aussi remarqué les « mignonne, mec, foutu » et autres chouettelements, mais ces mots restent marginaux. Il convient plutôt de noter les « tabarouette, crampant, ça me tente, se crosser, gibelotte, gnochonne, tout de go, torvisse, tabarslac, cabochon, déconcrissé, touffe, tigidou, les vues, retontir, margoulette, tapoter, cocombres, créatures... »

Ce dernier mot est tiré des pensées de Roberto (p. 40), un cuisinier d'origine italienne qui parle tantôt avec un accent, tantôt sans. Ces mots sont écrits normalement la plupart du temps, mais parfois ils sont en italique. Les personnages s'expriment avec une verdeur qui tourne parfois au littéraire ; les enfants ne parlent pas nécessairement comme des enfants non plus.

Vous aurez peut-être compris que l'auteur donne une impression d'inconstance. Ainsi, Parfait Michaud s'assoit le dimanche, dans son fauteuil, au bas de la page 209, pour se relever, le samedi, au haut de la page 210. C'est un détail insignifiant au regard de l'œuvre, mais révélateur.

UN STYLE IMAGE

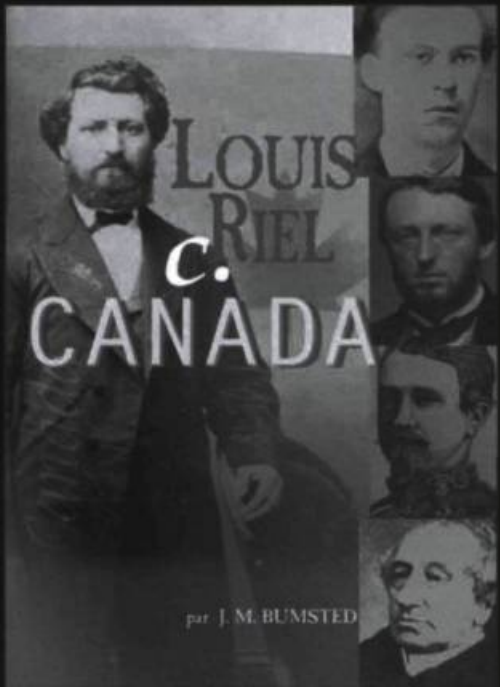
Yves Beauchemin ne lésine pas sur les effets de style, sachant pertinemment que la métaphore, et plus encore la comparaison, sont ses armes les plus percutantes. Il les utilise avec abondance pour rendre son récit vivant et drôle. En voici quelques exemples particulièrement jouissifs :

« vous ressemblez à une corneille qui serait tombée le cul dans la mélasse » (p. 331) ; « avec l'expression d'un chien qui entend pour la première fois une cornemuse » (p. 605) ; « avec la fougue d'un taureau qui vient d'apercevoir la vache de ses rêves » (p. 437) ; « ils sont aussi rares que les kangourous bilingues » (p. 261) ; « il a autant envie de s'occuper de son gars que de se faire poser une queue dans le front ! » (p. 264) ; « on ferait du fric comme l'inventeur des capotes » (p. 188) ; « j'ai beau me creuser la caboche, c'est comme si je grattais une casserole » (p. 117) ; « avec une expression contrite qui aurait ému une enclume » (p. 58).

Par ailleurs, ses comparaisons ne sont pas toujours limpides : « sécher comme du blé d'Inde au soleil ! » (p. 175) (ça sèche au soleil ? je croyais que ça se contentait de pousser), « comme essayer de faire chanter un poteau de téléphone » (p. 570) (*Le fil qui chante* est le titre d'un album de Lucky Luke ; l'image qui se crée dans ma tête ne détonne pas assez pour provoquer le rire escompté). Les comparaisons peuvent aussi être tout simplement trop lourdes : « comme si on venait de lui enlever, juste au moment où il allait y planter sa fourchette, un steak succulent qui grésillait sous son nez » (p. 356) ; ou trop convenues : « ce geste la bouleversa, comme une couventine à son premier baiser » (p. 167).

Mais ne boudons pas notre plaisir. Car M. Beauchemin a aussi d'autres cordes à son arc, telle l'hyperbole « pousser un soupir à faire reculer un mur » (p. 68) ou la simple vulgarité qui déclenche un rire gras : « Si les vaches chiaient du caramel, tout le monde aurait des bonbons. » (p. 117)


Bref, *Charles le téméraire* est un livre inégal au long souffle, dont la langue regorge d'inventivité.



par J. M. Bumsted
ISBN 2-89611-010-0, 370 pages, 29,95 \$

La lumière sur les dédales
d'un complot historique.

Également disponible
Dans le muskeg
de Marguerite Primeau
ISBN 2-89611-009-7, 288 pages, 14,95 \$



1919. Un instituteur milite contre les forces anglo-saxonnes qui exaspèrent le village. D'une écriture limpide, *Dans le muskeg* plonge le lecteur au cœur d'un débat engagé contre l'étroitesse d'esprit et l'exclusivité.

PLAINES
www.plaines.mb.ca